



"Observez un instant cette photographie. C'est une petite chose, une image simple, et pourtant, à l'intérieur vit un univers entier. Un père tient son jeune fils dans ses bras. L'enfant se blottit contre lui avec la confiance naturelle de celui qui croit que le monde est sûr grâce à son père. Tous deux sourient, et l'étrange miracle de l'amour leur a donné le même sourire, comme si la joie de l'un avait discrètement parcouru l'autre. Derrière eux se tient la mère. Elle est là, assez près pour voir le bonheur sur leurs visages, assez près pour partager ce moment de calme et de simplicité que tant de familles connaissent. Un père, un enfant, et derrière eux, la présence silencieuse de la mère qui cimente l'univers de cette famille. C'est un sourire doux. Un sourire innocent. Il n'existe peut-être pas, dans aucune langue, de mot plus beau que l'innocence. L'innocence est la lumière qui brille dans les yeux de ceux qui ignorent tout de la guerre, des armées, des terribles inventions

par lesquelles les êtres humains ont appris à s'entre-détruire. C'est la douce certitude de l'enfance, la conviction sereine que demain ressemblera à aujourd'hui et que la vie, comme le soleil, se lèvera à nouveau. L'enfant sur cette photographie possède cette certitude. Il ignore que, quelque part sur cette même terre, des hommes ont créé des machines capables de détruire une telle beauté en une seule seconde. Mais bien au-dessus d'eux, hors de portée de leurs rires, une autre décision se prenait. Quelque part dans le ciel, un soldat israélien était assis à bord de son avion. Dans cet appareil, entouré d'instruments et d'armes, un homme pourrait facilement oublier le fragile miracle de la vie humaine. Le pouvoir a cette dangereuse fâcheuse tendance à persuader ceux qui le détiennent qu'ils possèdent l'autorité du destin lui-même. Pour des raisons que même Dieu lui-même aurait du mal à comprendre, le soldat a tiré un missile. Et en un instant, la photographie devint la dernière trace de deux vies. Le missile a tué le père. Et il a tué l'enfant. La mère a survécu. Mais elle gît désormais à l'hôpital, dans un état critique, suspendue entre la vie et la mort, entre le souvenir et le silence. Parfois, je me demande quelle souffrance pèsera le plus lourd sur elle. Serait-ce les blessures qu'elle porte aujourd'hui dans son corps ? Ou bien viendra le jour où elle se réveillera, guérie, et réalisera qu'elle devra passer le reste de sa vie seule avec cette photographie ? Car à cet instant, l'image ne sera plus un souvenir. Ce sera une tombe. Et pourtant, ce qui me trouble encore plus profondément, c'est quelque chose d'étrangement personnel. Le nom de cette famille est Shehab. Mon nom. Le même nom. Plus de soixante membres de la famille Shehab ont déjà été tués par l'armée israélienne. Parfois, je me demande si c'est le même soldat qui nous a tués à Gaza qui nous a de nouveau tués au Liban. Les guerres ont cette terrible façon de répéter leurs crimes, comme si la violence elle-même était une voix qui résonnait par-delà les frontières. Et ainsi la même question revient sans cesse, hantant la conscience de ce monde : Combien de fois devons-nous mourir ? Et dans combien d'endroits différents avant que quelqu'un dans ce monde ne prenne enfin une décision Et si ça suffisait ? [#WoundedGaza](#) [#lebanon](#)"